

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes

Vol. I.

MONTREAL, SAMEDI 26 JANVIER 1884.

No. 6.

LE MONITEUR DU COMMERCE

(Quatrième Année)

REVUE

des Marchés, de la Finance, de l'Industrie et des Assurances.

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis, - \$2.00
6 mois, - - - - - 1.00
3 mois, - - - - - 50
Le numéro, - - - - - 10

Europe, - - - - - 18 frs

Bureau: 319 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

LE JOURNAL DU DIMANCHE

REVUE

Littéraire, Artistique, et de Modes

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis, - \$2.00
6 mois, - - - - - 1.00
3 mois, - - - - - 75
Le numéro, - - - - - 5

Europe, - - - - - 18 frs

M. E. DANSEREAU, GERANT.

Le Journal du Dimanche

SAMEDI, 26 JANVIER 1884.

Composée spécialement pour le JOURNAL DU DIMANCHE.

DEUX SONNETS

(A. P. V***.)

I

LE MARIAGE

Le bonheur de la vie est un fatal problème
Que pour résoudre il faut, sont tour venu, savoir,
Comme un hardi joueur, jeter tout son avoir,
Nom, honneur, avenir, sur la carte suprême.

Ce jour aux lendemains que nul ne peut prévoir,
C'est celui qu'on choisit pour dire:—Je vous aime!
A celle qui, changée en un autre vous-même,
Doit tremper votre amour aux sources du devoir.

Ami, le risque est grand; nul cas rédhibitoire!
Le destin est au fond de l'urne aléatoire,
Et les arrêts qu'il rend sont les arrêts de Dieu.

Heureux celui qui peut, toute crainte bannie,
Dans le choix de son cœur trouver un bon génie,
Et dire comme toi:—J'ai gagné tout l'enjeu!

II

LE PREMIER-NÉ

Enfant, sous les langes de toile
Dont s'enveloppe ton sommeil,
Dis-nous, à ton premier réveil,
Le doux mystère qui te voile.

Dis, quelque chérubin vermeil
T'a-t-il apporté dans son voile?
Ou bien descends-tu d'une étoile,
Plus pur qu'un rayon de soleil?

Et le petit que l'on adore,
De son regard que le ciel dore,
De son regard tendre et vainqueur,

Répond:—Je suis l'être éphémère
Né du sourire de ma mère
Respléti dans un noble cœur.

LOUIS FRÉCHETTE.

LA BEAUCE

A MON AMI THOMAS FORTIN.

C'est un sol crevassé par des volcans antiques
Dont la lave partout versa quelque trésor,
Un pays sillonné de torrents frénétiques
Qui roulent dans leurs flots du platine et de l'or.

De blancs filons de quartz, aux reflets électriques,
Font à ses fiers sommets un flamboyant décor;
Le blé croît à foison sur ses plateaux féeriques;
Et l'écho de ses lacs sonne comme le cor.

J'adore cet éden de côtes et de landes,
Ce frais eldorado tout peuplé de légendes,
Où brille le clocher de mon hameau natal;

J'aime ses laboureurs pleins d'ardeur et de force,
Car, ainsi que le roc cache le pur métal,
Ils voilent un cœur chaud sous une froide écorce!

W. CHAPMAN.

CHRONIQUE

Vous l'ai-je dit? Je n'en sais rien. C'est possible. Bref, je suis poétique. Je l'ai toujours été, sauf pendant le règne d'Armand. Poésie et gilets de flanelle ne vont pas ensemble. Un poète conférencier, c'est rare, même à Montréal; aussi n'ai-je pas manqué à la fête. Belle chambre, digne du lauréat; du public jusque sous les sièges. Il a tous les bonheurs, Fréchette, même celui d'être prophète en son pays. Étranges ces poètes! On croit qu'ils ont été créés et mis au monde pour faire des vers. Allons donc! c'est pour faire de la politique. O mon poète, que vous importe le bleu et le rouge. Le bleu, c'est le ciel, c'est la mer, ou peut-être les yeux de la personne aimée; le rouge, c'est la forêt à l'automne, c'est le soleil couchant..... et les cheveux de votre servante. Mais pour vous, ô mon barde! ce ne peut être la politique. Quelle fatalité s'attache donc aux poètes, aux plus grands, aux plus aimés! Leurs œuvres nous font vibrer, nous agitent, soulèvent nos enthousiasmes, nos passions, nos colères, nos désirs! Ils parlent, bonsoir, tout s'envole. L'homme nous fait regretter le livre. Le chant est le même, la musique tout aussi belle, l'idée tout aussi grande, mais l'instrument! Ah! l'instrument! Ne m'en parlez pas! J'y pense encore. Poète donnez-nous votre livre. Donnez-le vite, mais en grâce ne le parlez plus.

Poétiques aussi, ces zouaves pontificaux! Défenseurs malheureux d'une grande cause! Et braves! A Castelfidardo, à Mentana et à Rome, le danger était moins grand que dans les rues de Montréal, le col et la poitrine nus! C'est crâne, même pour des hommes, ce sacrifice au

costume. Tiens! à propos de costume. Avez-vous remarqué que nos maîtres et seigneurs, dès qu'ils sont ou veulent être quelque chose, s'habillent en femme. La justice, en robe. Le barreau, ne pas confondre avec la justice, en robe. Les professeurs, en robe! Les soldats, les plus braves, les plus héroïques, les plus dévoués, en jupe. La robe les générait. Les zouaves de tous pays en jupe fermée des musulmanes; les grecs, ceux de Missolonghi, en jupe; les janissaires en jupe; les écossais..... je n'insiste pas.

Poétiques aussi nos échevins! Ils parlent de réduire, comment appelle-t-on ça? les bouges à alcool. Quand l'amour meurt, c'est là-dedans qu'il se noie. C'est comme cela qu'il l'a tué..... lui. Vous savez qui? Un soir il rentre. Il était tard. Ce n'était pas son habitude, je suis bon enfant, mais fallait qu'il soit exact. On est comme cela dans la famille; de mère en fille. Je l'attendais. Monsieur était accompagné. Deux camarades, un aux pieds l'autre à la tête. Tous trois pareils. Un miracle d'équilibre. Ils le posèrent délicatement sur le tapis. Pleurèrent en le quittant, comme s'ils ne devaient jamais le revoir. Lui parlait toujours. La douane..... bonne affaire..... saisie..... prime... les camarades. Je n'y ai rien compris. Je l'ai couché, bordé, soigné. Tout était fini, l'amour ne pouvait plus voler. Les ailes étaient mouillées. Ça se passe comme ça chez nous. Au-dessus, chez les grands chefs, ce sont les domestiques qui recueillent les maîtres et les méprisent. Au-dessous, c'est affreux. C'est la misère, c'est la honte. C'est la brutalité dans toute sa hideur! La femme gronde, l'enfant pleure, l'homme tape. Alcool, liquide maudit, qui met du blanc aux cheveux et du rouge au visage, tu as vengé la pomme! Après tout c'était peut-être une pomme à cidre, qui sait?

Si je continue, je vais m'attendrir. Je me connais, je suis laide à faire peur quand je pleure. Changeons de sujet, avez-vous été avec "le Trappeur?" Oui, vous avez bien fait; non, vous avez eu tort. Charmante soirée, charmant costume. A la bonne heure, voilà une manière honnête de s'amuser! La lune ne brille pas toujours. Elle se cache quelquefois avec complaisance, dit-on. Elle a tort, cette bonne dame. Les raquettes, ça conserve les distances. Pas pour longtemps heureusement. Ce sont les jeunes gens qui disent cela. Vous savez, moi, je ne compte plus.

Armand... Pardon, mais il faut bien que je vous parle de lui. C'est de lui que je tiens toute ma pratique. En dehors de lui je n'ai que de la théorie. Armand, dis-je, n'était pas marcheur. A la douane, ils sont

tous de même. Il était tobogganiste. C'est avec lui que j'ai glissé la première fois. Ces glissades, j'en ai conservé un mauvais souvenir. On glisse seul; à deux passe encore, mais à plusieurs, c'est dangereux. Ça peut changer bien des choses dans l'existence. Mon bonheur a peut-être tenu à une glissade interrompue. Faut que je vous conte cela.

Nous glissions, puis nous remontions la pente comme des âmes en peine. Silencieux, ennuyés, ne sachant que dire. C'était pourtant avant. En route, il rencontre un ami, l'invite à glisser. Refus. Puis, me regardant de côté, l'ami accepte. Je prends place sur la traine, l'inconnu aussi et Armand se charge de nous guider. Comme à l'ouest de la rue Saint-Laurent, les canadiens se déguisent en anglais, Armand nous crie: Ready, All right. Nous partons. Nous filons comme l'éclair. Le chemin était le même, mais les sensations étaient tout autres. A quoi cela tenait-il? Je ne sais. Nous allions plus vite, le vent était plus fort, le danger me paraissait plus grand. Je me rejetais en arrière, heureuse de trouver, comme une protection, un coussin vivant, dans lequel je m'emboîtai presque. Combien cela dura-t-il? je n'en eus pas conscience. Armand cessa de nager, nous étions arrêtés. Il me regardait d'un drôle d'air et son ami aussi. Mais ce n'était pas la même chose. De ce moment j'aimais la glissade et voulus recommencer. Il était fatigué, lui. Je dus renoncer à ce plaisir nouveau pour moi. L'ère des incompatibilités commençait. On se quitte. Banale, par simple politesse, j'explique à l'inconnu, que je n'ai jamais revu, le plaisir d'avoir fait sa connaissance. Le plus heureux des trois, Mademoiselle, fut sa réponse. Pourquoi? Armand ne m'a jamais pardonné cette phrase. Enigme!

On a une fille, on l'élève soigneusement, on lui inculque tous les bons principes; on la protège contre les embûches; on lui laisse ignorer tous les mauvais côtés de la vie; on la désarme de peur de la corrompre. Puis quand on est arrivé à ce résultat; de créer pour cet enfant un monde factice. D'écarter de sa vue toutes les souillures humaines. De la faire rêver à tout ce qui est beau, à tout ce qui est bon, à tout ce qui n'est ni vrai, ni réel; alors sans transition, sans précautions, sans crier gare, vlan! on la laisse glisser.

Elles glissent. Les fortes, comme moi, s'en soucient peu. Quelques pichenettes à la robe froissée et tout est dit. Les autres glissent, glissent, jusqu'à l'arsenic, jusqu'à la folie. S'empoisonner, devenir folle; pourquoi? pour qui? je me le demande. Décidément notre sexe est faible. Mais l'autre, le laid, il n'est fort qu'avec les colombes. Moi, je ne comprends rien à ces désespoirs de mélodrame. Mon éducation a été soignée sous ce rapport. Fille du peuple, ayant mon honneur à garder, j'ai appris à le défendre. Rudement, c'est possible, tant pis, je ne plaisante pas sous ce rapport. Regardez mais ne touchez pas, c'est ma maxime. Les glissades c'est un danger. Plus d'une a commencé par là pour arriver au gouffre. Si j'étais

le Gouvernement, au fait en avons-nous un depuis que l'autre a glissé, je ferais mettre au-dessus des glissades, bien en vue: Glissez mortels, n'appuyez pas.

MAUD.

LA FEMME ET L'ESTHÉTIQUE

Bien que la culture intellectuelle de la femme ne puisse avoir un emploi direct et immédiat comme l'instruction des hommes, si l'on veut cependant aider à l'éclosion de toutes ses facultés sensées et sensibles, si l'on veut en faire un être qui raisonne juste, il faut, par la culture de son intelligence, l'associer à tout, ne la laisser étrangère à rien de ce qui est, a été, et semble devoir être; en un mot elle doit sentir le mouvement. Le goût du beau qui trouve sa récompense dans les nobles jouissances qu'il procure, dans la dignité qu'il communique à un être, et le secours à la fois délicat et généreux qu'il lui donne, est certainement le meilleur stimulant à bien faire, pour la femme puisqu'il est le seul qui lui ouvre les grandes voies de l'âme, les richesses de l'imagination. Tout en élevant la femme pour l'homme, dont elle est appelée à être la compagne, il faut aussi l'élever pour elle-même, car elle a de grands devoirs à remplir dans toute leur étendue, et sans lesquels (perdant de sa dignité), elle ne saurait que travailler à simuler un bonheur qui ne serait plus son partage.

En faisant aimer à la femme la perfection, l'esthétique, en tout, en développant ses nobles aspirations, en l'initiant à ce secret d'écouter en soi, qui est la clef de la production, de l'élan du génie (mot multiple), en élevant cet être faible et fort à la fois, à l'égal de l'homme, sinon par la science, du moins par la compréhension, on réaliserait les vues du christianisme lui-même, qui a rendu à cette partie du genre humain, destinée à équilibrer l'autre partie (l'homme) la place que le Créateur lui avait dévolue et que le paganisme lui avait disputée. Si, au lieu de maîtriser l'amour du savoir chez la femme, vous l'aidez à se faire jour dans un domaine élevé et réversible dans l'éducation des enfants que le sort lui réserve; si, consolidant les fondations, vous lui inculquiez la juste mesure des devoirs matériels qui incombent aux femmes chrétiennes; si vous joigniez à cela l'étude approfondie de la musique, de la peinture ou de la poésie, vous feriez de cette jeune fille une femme agréable et d'un caractère qui, pouvant refléter des qualités essentielles et distinguées à la fois, serait comme un levier dans les difficultés de la vie. Fièvre d'elle-même à juste titre, la femme perdrait de ce sot orgueil qui est produit par la nullité et la préoccupation d'étaler aux yeux du commun des qualités qu'elle n'a pas; au lieu de cette égide, de cette compagne, de cette amie, que la culture intellectuelle bien pondérée réserve à l'homme, vous n'obtiendriez que la femme essentielle! femme pédante à sa façon, ennuyeuse, sans grâce, incapable de gouverner autre chose que la vie matérielle, ou bien la femme frivole.

Etre régissant sur le chiffon, ou mieux se laissant gouverner par lui.

Enfin, une variété de femmes d'esprit ou réputées de lettres, qui oublient, pour contrefaire l'homme, le charme, la finesse, les dons exquis et les devoirs de leur sexe.

Ce qui prouve que la femme doit être initiée aux mouvements du beau et du progrès, et qu'elle les comprend, c'est qu'elle s'est distinguée en poésie, en peinture, en musique et souvent dans les lettres; mais la femme ne naît pas toujours, exception, cependant, la généralité douée de finesse et du désir de s'instruire, est toujours susceptible de quelque perfectionnement moral et intellectuel. Il n'est pas jusqu'aux femmes de la classe ouvrière qui changeraient leurs façons de faire si leur esprit était moins délaissé, et si après les soins si rudes du ménage, elles avaient la douce consolation d'être faites à un certain ordre d'études qui les façonneraient, consolideraient leur intelligence et les pousseraient au besoin à aider leur mari de pensées soigneusement élaborées et profitables en tous points. La femme riche s'épuise quelquefois dans les conversations vides et dans le frou-frou des atours; elle laisse mourir en elle un souffle divin qu'un commencement d'instruction, administrée comme une dose de quinine à un fiévreux, n'a pas suffisamment développée.

Que l'on ne cherche pas à copier les Jeanne-d'Arc, les Agnès Sorel, les Jeanne-Hachette, les Ste-Geneviève, cela se comprend, ces femmes sont marquées au sceau de l'exception et se sont dépassées elles-mêmes; et puis il n'y a pas journallement un roi à sauver, ou à armer, ou une nation à racheter; mais il s'agit de nous racheter nous-mêmes, nous, femmes, à la pente fatale où l'inutilité de notre instruction et l'absence de la vérité dans notre éducation nous entraînent.

Si les femmes restent inférieures aux dons qu'elles ont en elles, ce n'est pas toujours leur faute, mais bien la faute de leur entourage et quelquefois de leur mari. A vrai dire, tant que les femmes se contentent de lire, de regarder et d'écouter, on ne leur fait pas grande querelle et au besoin les hommes les supporteront-ils dans leur auditoire.

Mais si les mouvements profonds de la vie intérieure s'élèvent plus haut chez elle, si elles cherchent dans un travail qui réponde aux aspirations de leur âme l'expansion que leur âme ne trouve pas au dehors, on a peine à les souffrir.

Il en est qui sont nées artistes, c'est-à-dire possédées du besoin de donner une forme à leur pensée, au sentiment du beau qui les pénètre; et cela, dans les circonstances propres à favoriser en ce sens le développement de leur nature.

C'est, malheureusement, cette faculté créatrice qu'on leur refuse si on ne l'éteint pas en elles, "elles l'ont cependant reçue de Dieu."

Les femmes peuvent s'élever très haut dans l'art; quelques-unes en reçoivent la flamme et

le don. Mais si elles les ont reçus, c'est pour en user noblement.

Sans aucun doute, mais pour en user ; or il n'y a de dégradant dans l'art que ce qui cesse d'être de l'art, conséquemment, dans l'artiste, jugeons l'artiste, abandonnons-nous à l'admiration que son talent impose, indépendamment de toute question d'individualité.

La musique qui doit servir à charmer l'oreille, intéresser l'esprit, émouvoir, exalter l'âme, manque souvent ces effets, car elle semble être exclusivement destinée à faire sentir la cadence et les mathématiques, laissant complètement inoccupés l'esprit et le cœur de sa véritable expression chargée de remuer les fibres les plus cachées et les plus sensibles.

Le talent de musicienne auquel on accorde de trois à cinq heures par jour, qui pourrait ouvrir de beaux horizons à l'esprit et à l'âme n'aboutit généralement qu'à ces talents de mécanisme, fatiguants, qui empruntent quelque vie de la vanité seule, talents sans utilité dans la pratique, sans racine dans l'esprit et qui ne survivent presque jamais au mariage.

Combien de pianistes possèdent ces talents d'agrément, et combien peu d'agréables ! Les jeunes filles ne sont pas initiées au grand mot du grand art, alors elles vont, sans but déterminé à atteindre, ne s'intéressant à rien qu'à l'effet bruyant qu'elles font, comprenant peu, très peu, hélas ! ne sentant pas.

Et voilà cependant un côté artistique où la femme devrait rencontrer, à côté d'une amusante récréation, une onction pour le cœur, un exercice à l'esprit, une carrière à l'imagination ; elle consacrerait ainsi à tant de facultés que les occupations ordinaires des femmes tuent ou laisseraient oisives, une partie de leur temps et atteindrait un perfectionnement, qui est comme la parure de l'âme ou le parfum de la rose.

Au lieu de cela la musique ; cette langue des sentiments se réduit à une étude en quelque sorte matérielle, et qui ne s'élève presque jamais jusqu'à l'âme, pas même jusqu'à l'intelligence la plus vulgaire de l'art !

La plupart des pianistes ne cherchent dans la musique que la perfection du mécanisme. Comment pourraient-elles comprendre alors, ces Pythagoriciens, commençant leur journée en tirant de leur lyre des sons délicats et célestes qui devaient les influencer tout le long de la journée, durant leurs rudes labours ?

En ne forçant pas le sanctuaire de l'art, en n'y pénétrant pas, on ne trouvera rien qui élève ni qui exerce les nobles facultés.

On pourrait ajouter que ce reflet des cieux, la musique, qui est la poésie lyrique, se réduit souvent à un brillant tapage qui ne repose même pas les nerfs. Avoir un doigté agile est de deux choses l'une ou un don naturel, ou une affaire de mécanisme bien compris, mais se former un style, arriver à comprendre et apprécier les auteurs, saisir l'enchaînement des idées musicales, voilà le vrai sens de l'esthétique musicale.

Exécuter avec habileté ce que l'esprit ne comprend pas, c'est à peu près comme si l'on

récitait éternellement des morceaux écrits dans une langue qui serait inconnue. En littérature comme en musique il faut tendre vers l'esthétique, aidé d'études de cadence, de mathématiques, de mécanisme, bien comprises, sinon ce langage qui ne traduirait pas ce qu'il devrait exprimer, deviendrait une sorte de barbarie.

Remontons donc du mécanisme à l'art, et initiions-nous à l'harmonie, par exemple ne confondons pas la sonate, en la mineur, de Mozart, avec la sonate pathétique de Beethoven, toutes deux, œuvres de grands maîtres, et cependant si distinctes, si différentes à exprimer ; ces deux chefs-d'œuvre empreints à la fois de passion, de sensibilité d'imagination et de noblesse, diffèrent par le caractère de la composition et du compositeur et l'agencement des pensées musicales.

L'expression est la marque véritable de l'artiste, tant en musique qu'en déclamation, cette deuxième musique de l'âme où la tonalité de la voix et ses modulations ont un si grand apport.

Chez nos anciens maîtres les signes d'expression étaient rares par cette simple raison que l'étincelle ne se raisonne pas mais se rend, se sent et ne s'étudie pas.

Les maîtres, les grands compositeurs laissaient donc la prérogative du sentiment à l'exécutant qui saisit sans les pouvoir décrire toutes ces effluves échappées à l'âme du compositeur et que le calcul l'a aidé à rendre perceptibles à l'intelligence des autres.

Mais si l'on doit s'en rapporter aux diminuendo crescendo, piano, etc, indiqués de temps à autre, comme une véritable règle de conduite musicale, on peut être assuré que l'exécutant est un automate et non un musicien.

Aussi bien qu'en poésie, en un mot, la musique doit se servir du rythme pour laisser transpirer et transparaître les ardeurs de l'âme les générosités et les défaillances du cœur, les cris sublimes, les mouvements désespérés et les apaisements.

Le sentiment doit se faire jour, quand même, à travers toutes les difficultés.

MARGUERITE B.

CAUSERIE

— Madame Lajoie, combien vous dois-je ?
— Mais presque rien, mon cher député, un mois de pension..... vingt-cinq, onze chemises..... une piastre et dix, quatre mouchoirs et une paire de chaussettes... quinze cents, en tout : vingt-six piastres vingt-cinq.

— Vingt-six piastres vingt-cinq..... C'est bien tout, ma chère madame Lajoie ? Vous oubliez les deux bouquets, vous savez les derniers, pour Henriette ?

— C'est vrai..... mettons vingt-huit piastres vingt-cinq.

— A la bonne heure ! vous vous trompez toujours dans vos comptes et à votre détriment. Voyons..... prêtez-moi onze piastres soixante-quinze, ça fera un montant rond de quarante piastres. Je vous enverrai ça, ma chère madame Lajoie aussitôt que j'aurai touché mon premier mois d'indemnité.

— Mais comment donc, mon cher député,

voici l'argent : dix et une, onze et trois trente sous...

— Merci, chère madame, surtout gardez-moi ma chambre.

— Bon voyage, monsieur Gustave, et bonne chance !

(A la jeune fille de la maison qui est survenue.)— Adieu ! mademoiselle Henriette, surtout ne m'oubliez pas trop.

Et notre jeune député-garçon part. La session s'ouvre demain.

* **

Il y a ensuite le député-marié, mais pauvre.

— Adieu chéri !...

— Adieu mon ange !...

— Ecris-moi souvent...

— Des cartes postale ?

— Non, des lettres cachetées... tu m'enverras de gros baisers dedans et personne n'y verra rien !

— Bon petit cœur !

— Fais des économies, mon chéri... Je t'enverrai le portrait de notre petite... surtout n'oublie pas ton discours.

* **

Passons au député-gras, avec femme et servantes.

La première chose à faire c'est de télégraphier à ce cher Gouin, du Russell House : "Retiens 15 et 16 du premier avec les deux salons derrière." Vous comprenez qu'on ne va pas à Ottawa pour y vivre sur ses mille piastres.

Ensuite, il faut dire adieu aux amis, achever la kyrielle des promesses aux importuns et aller dîner chez Victor.

Enfin, tout est bien prêt, madame n'oublie ni ses cheveux ni son dentier de réserve ? On part dans le grand sleigh à deux chevaux, on fait des saluts à droite, à gauche, tout le long du parcours... et les braves passants se disent entre eux : "C'est M. le membre qui va à Ottawa !"

* **

A Ottawa tout ce monde se rencontre, se serre la main et fraternise. L'honorable Mr. Smith, de Victoria, Colombie-Anglaise, renoue connaissance avec le député Parkerson, de Winnipeg, et offre une bouteille de Château-Lafitte à Beaulieu, de Trinicouche, Nouveau-Brunswick, et médaillé à l'exposition des pêcheries. Chose curieuse, tout ce monde parle presque la même langue, l'anglais, dit-on, et se comprend.

Quelle animation dans la ville : tout le sang riche du pays afflue au cœur.

Ottawa, la ville des employés-littérateurs et des garçons de bureau-prêteurs à la petite semaine, reçoit avec sa générosité coûteuse de ville capitale tout ce que l'Amérique Britannique du Nord — ou à peu près — renferme d'intelligence, de cœur et de patriotisme. Tout cela fait homme siège, discute, vote, se promène et tire des coups de chapeaux aux grandes dames et aux belles jeunes filles.

* **

Il est quatre heures de l'après-midi, la Chambre siège. Presque tous les députés sont à leur poste ; la buvette est déserte, au "comité de la pipe" rien que deux fumeurs en train de faire une partie de dames, le ministère est au grand complet. Les tribunes sont garnies ; dans celle de l' "Orateur" toute une apparition de jolis minois, et sur les habits noirs d'en bas tombe de ce petit paradis comme une rosée d'œilades à la "white rose."

Le moment est solennel. Sir John Macdonald s'est levé ; les deux poings sur son pupitre, le

corps légèrement penché en avant, il parle. Les crayons des sténographes courent sur le papier. Lentement le grand orateur laisse tomber ses paroles; peu à peu il s'échauffe, les mots toujours scandés se précipitent et la voix est plus forte, l'air railleur du début a disparu, la physionomie reflète la pensée et le bras droit souligne la phrase. Tout en face, Blake écoute, impassible, et Laurier paraît distrait. Derrière, le jeune Trouchagnon pousse des petits *hear! hear!* qu'une belle brune, en haut, approuve chaque fois d'un coup d'éventail.

**

Six heures. La séance est levée. Comme par enchantement les bancs se dégarnissent, les belles des tribunes jettent un dernier regard sur le vert d'en bas et partent avec un frou-frou de soie froissée. Les gros bonnets gagnent le "Russell," où les attendent un bon bitter, un repas à la française et des vins de crû; les bonnets moyens s'en vont au "Grand Union," où les petites servantes sont si gentilles, et ceux qui n'ont pas de bonnet du tout vont où ils peuvent.

Le soir, ça recommence et le lendemain même répétition, avec cette différence qu'il y a peut-être moins de députés à la séance, mais plus de héros à la buvette et plus de fidèles au "comité de la pipe." L'intérêt du pays n'est pas en jeu et le beau "Chose," député mélomane pesant deux cents livres, se promène dans les couloirs en fredonnant "Vive la Canadienne." Le jeune Trouchagnon — toujours lui — trimballe dans toute la "bâtisse," madame Trouchagnon mère, brave femme qui demande combien le tapis de la Salle coûte la verge, et mademoiselle Trouchagnon — dix-huit ans — qui s'informe si les petits "pages" sont bien payés!

**

Enfin le dernier jour arrive; nos braves députés passent à la caisse et bouclent leurs valises. Ils disent adieu à Ottawa et partent, la conscience sereine, comme tout bon représentant du pays qui a voté le budget.

Le député-garçon va retrouver madame Lajoie — qui lui a gardé sa chambre. Bien vite, il oublie les belles demoiselles de là-bas et se remet à acheter des bouquets à Henriette.

Le député-marié, mais pauvre, rapporte six cent trente-huit piastres à sa chérie et retrouve sa petite avec trois dents. L'homme gras ramène madame et le reste et inscrit trois mille piastres aux profits et pertes..... et le lendemain vous pouvez lire dans un journal quelconque que notre jeune pays a fait un pas de géant pendant la dernière session!

TOUCHATOUT.

TU L'AS VOULU.

C'est ce que je disais l'autre jour à une de mes amies qui est venue me faire visite. Cela voulait peut-être dire: tu l'as bien mérité, mais au fond ce reproche, était dicté par l'amitié que je portais à cette amie. La flatterie n'est pas toujours une marque d'affection, de même qu'un mot de blâme est souvent une preuve d'amitié franche et sincère. Les femmes s'aiment assez pour se donner les uns les autres de sages conseils, bien qu'on les voie parfois se donner aussi quelques petits coups d'épingles de peu d'importance. Pour être de bon compte, il faut admettre qu'un petit trait de critique lancé à propos peut avoir son mérite. Cela

n'empêche pas que les femmes ont encore plus de cœur que les hommes.

Ce principe est d'une vérité bien évidente, les hommes mêmes, je crois, ne songent pas à nous contester cela, néanmoins on voit des femmes qui faiblissent sous le rapport du cœur, comme il y a des hommes qui manquent sous le rapport de l'esprit. La femme est une être parfois bizarre et souvent inexplicable. Le cœur tient quelque peu du caractère; il est quelquefois mobile comme l'aiguille de la boussole et d'autre fois il est fixe comme le soleil, surtout depuis qu'on a découvert que c'est la terre qui tourne autour de l'astre du jour. Mais l'aiguille de la boussole revient parfois au point d'où elle s'était éloignée, selon l'aimant qui l'attire.

L'aimant est un foyer d'attraction qui se constate plus qu'il ne s'explique. Les sentiments du cœur suivent la même loi. La difficulté qu'on éprouve à se rendre compte des affections ne justifie pas des erreurs où elles nous entraînent parfois.

Cette jeune fille dont je parlais tantôt n'est certainement pas un modèle de constance et de fidélité. Si elle a manqué de cœur et de réflexion, cela ne prouve rien contre le caractère et la loyauté de la femme. Disons qu'elle fait simplement exception et on rendra justice à tout le monde. Tout en constatant l'inconséquence de sa conduite, je n'entends pas être sévère à son égard. S'il n'eût pas été écrit avant aujourd'hui qu'on est puni par où l'on pèche, son expérience le lui eût appris. L'expérience est précieuse, mais aussi elle coûte chère.

C'est ce que trouvait cette jeune fille dont je parle ici. Elle arrive chez moi, la figure sombre, l'air mélancolique et les yeux rougis. Ces prunelles brillantes qui naguère répandaient des rayons brûlants venaient d'être inondées de larmes. Un profond sentiment de tristesse avait assombri les traits de sa jeunesse, comme un sombre nuage qui voile les rayons du soleil à son aurore. Je voulus prendre une figure réjouie pour la distraire des pensées noires qui semblaient l'assiéger; mais la joie des autres fait mal au cœur lorsqu'on est triste. Je sentis plutôt qu'elle avait besoin d'épancher son âme et de confier ses douleurs à une amie dont elle était certaine de la sympathie.

Pour la mettre plus à l'aise, je lui dis: pourquoi es-tu sombre depuis quelque temps? Elle eut comme un soupir de soulagement et me dit: "j'aurais tort de me plaindre, j'ai été seule la cause de ce qui m'arrive aujourd'hui, mais je n'en souffre pas moins tout de même." Quelques minutes après, je savais tout. Son histoire, qui est plus une leçon qu'un roman, est l'histoire de bien des jeunes filles.

Elle recevait les visites fréquentes d'un jeune homme qui était un ami de la famille. Il était grand mince et blond, les yeux bleus, la figure pâle et l'air grave. Sa physionomie sympathique, ses manières distinguées et son caractère franc et loyal le faisaient remarquer et lui gagnaient la considération du public. Sérieux avec les hommes d'affaires, il en était apprécié;

plaisant, spirituel et galant avec les dames, il en était recherché.

La jeune fille en question ne tarda pas à éprouver pour lui une profonde estime, sans cependant pouvoir se rendre compte du véritable sentiment que lui inspirait ce jeune homme. Mais l'ennui qu'elle ressentait en son absence lui apprit bientôt qu'elle l'aimait. Un premier amour ouvre tout un monde d'illusions. La vie lui semblait un nouvel Eden parsemé de fleurs odorantes où elle n'avait qu'à tendre la main pour cueillir celles dont le parfum devait embaumer ses jours. Tout lui souriait. Son imagination était devenue comme un château mystérieux, hanté par des fées qui lui parsemaient de roses le chemin de la vie.

Le jeune homme l'aimait aussi et lui en fit l'aveu sincère. Une amour mutuel est un achèvement vers le bonheur. Ils se jurèrent fidélité jusqu'à la mort. Son fiancé était un jeune homme actif, laborieux et honnête et travaillait avec énergie à se faire dans la vie une carrière assez large pour y conduire par la main celle qui serait la compagne de sa vie.

La jeune fille fit la connaissance d'un autre jeune monsieur qui venait d'être reçu avocat. Il n'était pas encore connu dans la société et avait tout l'attrait que donne toujours la nouveauté. Il paraissait bien et les jeunes filles disaient: "c'est un joli garçon." Son intelligence n'était pas remarquable, mais les mille petits riens qu'il savait dire le faisaient juger des jeunes filles mieux qu'il n'était en réalité. Il aimait beaucoup à rire et amusait ainsi avec des bagatelles. Il jetait de la poudre aux yeux.

Les compliments qu'on en faisait avaient monté l'imagination de la jeune fille. Elle flirtait avec lui et semblait se plaire, en sa compagnie. Son fiancé trouvait singulière la conduite de la jeune fille sans lui en faire reproche cependant. Elle continuait toujours de s'amuser avec le "joli garçon", sans réaliser la situation; elle faisait comme l'enfant qui s'amuserait à cueillir des fleurs dans le champs et s'avancerait petit à petit sans regarder derrière lui et s'apercevrait tout à coup qu'il est déjà loin du lieu d'où il était parti.

Pendant ce temps, son fiancé observait tout et jugeait la jeune fille qui jurait fidélité à l'un et encourageait l'autre. Alors elle trahissait le premier ou trompait le second. Il n'y avait pas de milieu. Était-elle hypocrite ou n'était-elle que légère? Si c'était de l'hypocrisie, elle était indigne d'un homme de cœur, et si c'était de la légèreté, elle manquait trop de jugement pour se faire apprécier; elle manquait aussi de cœur en se laissant entraîner si facilement par l'imagination qui "est la folle du logis." On peut justifier une femme de manquer d'esprit, mais elle n'est jamais excusable de manquer de cœur: le cœur est la raison des femmes.

Son fiancé rêvait une jeune fille digne, franche et loyale, et voulait une femme de confiance qui joindrait aux sentiments du cœur la droiture de l'esprit. La jeune fille, par sa conduite, avait renversé les illusions du jeune homme et détruit son rêve de bonheur. Il devrait choisir

ontre compromettre son avenir en épousant celle qui avait mérité de perdre sa confiance, et faire le sacrifice de son affection en renonçant à sa fiancée. L'amour doit reposer sur la confiance; c'est une condition sans laquelle l'affection ne peut durer. Et pour inspirer la confiance il faut la mériter, chose qu'on semble oublier parfois.

L'amour est un sentiment où l'idée du devoir doit dominer. C'est le principe qu'a suivi le jeune homme. Il considérait comme un devoir de ne pas lier sa vie à une personne susceptible de le trahir. Ainsi les liens qui les unissaient furent brisés.

La jeune fille pleura bien un peu, mais quelques jours après il lui semblait qu'elle avait oublié celui à qui elle jurait encore amour et fidélité huit jours avant. Elle changea d'amant comme on change de logement. Elle transporta tout son bagage d'amour. Les serments de fidélité qu'elle faisait au premier elle les adressait au second, avec même expression de sentiment, même promesse de l'aimer toujours et mêmes témoignages d'affection. Tout était pareil; il n'y avait que l'amant qui n'était pas le même.

Il me semble à moi que lorsqu'on peut aimer comme cela tout le monde, on n'aime personne. Donner son cœur à deux pour ainsi dire en même temps, c'est le garder; le prodiguer c'est l'avilir.

Mais il y a une certaine logique naturelle au fond du cœur qui redresse nos inconséquences, si toutefois il n'est pas trop tard pour les réparer. "Il est trop tard, maintenant," me disait la jeune fille. Elle éprouve des regrets cuisants de sa conduite. Lorsque l'amour passe dans un cœur, il laisse après lui soit le bonheur, soit la désolation et rarement le calme.

Est-ce par calcul, est-ce pour sentiment? tout de même elle regrette son premier amant. L'attrait de la nouveauté qu'avait le second s'émoissa assez vite. Après l'avoir regardé pendant quelque temps à travers le prisme séduisant des illusions, elle le voyait ensuite avec les yeux de la réalité, qui diminuèrent les qualités qu'elle lui supposait tout en lui dévoilant les défauts qu'elle ne lui connaissait pas.

Il n'était plus un héros de roman devant la volonté duquel tout devait céder. Ce n'était plus qu'un jeune homme comme tous les autres, aux prises avec les difficultés de la vie, luttant avec peine contre la réalité et gagnant pouce par pouce le terrain qu'il lui faut conquérir pour faire sa carrière. Elle perdit plusieurs de ses illusions. Et comme le sentiment qu'elle éprouvait pour lui reposait sur des illusions, il s'est considérablement affaibli. Le souvenir de l'autre lui revenait à l'imagination, comme une épave qui surnage sur les flots le lendemain d'un naufrage.

Pendant que son héros ou son idéal baissait dans son imagination jusqu'au niveau de la réalité, l'autre s'élevait dans l'échelle sociale jusqu'à la hauteur de son mérite, et la jeune fille déplorait de n'avoir pas lié son sort au sien, afin de monter avec lui. Il lui semblait que

l'amour qu'elle avait éprouvé pour lui n'avait fait que dormir sous la cendre et se réveillait plus virace que jamais. "Mais il doit me mépriser," disait-elle. "Tu l'as voulu," lui dis-je. Elle s'aperçoit qu'elle a perdu au changement et voudrait revenir au premier; mais il est trop tard, il a perdu la considération qu'il avait pour elle.

Maintenant, si elle refuse le second, elle risque de coiffer Ste-Catherine; car elle peut chanter comme Mignon: "Les jours ont passé, les fleurs se sont fanées." Cette triste perspective lui fait payer chèrement sa légèreté ou sa fourberie.

J'ai désapprouvé hautement sa conduite. Heureusement que nous avons assez d'exemples de constance et de fidélité parmi les jeunes filles pour nous racheter de cette faute.

Comme une seule légèreté peut compromettre parfois le bonheur de toute la vie! Lorsqu'on aime et qu'on est aimé, pourquoi chercher le bonheur ailleurs? On a tout ce qu'il faut pour être heureux. Victor Hugo avait bien raison de dire: "Deux êtres qui s'aiment! n'allez pas chercher plus loin le bonheur."

MARIE.

JACQUES

Scène de la vie canadienne.

C'était une belle fille que Jeanne. Avec ses dix-huit ans, la grâce de son âge, ses grands yeux noirs rêveurs, son sourire qui semblait une caresse, on songeait, en la voyant, aux anges du Paradis, et rien qu'à l'entendre parler on se souvenait qu'il y avait des oiseaux au fond des bois.

Mais Jeanne, depuis longtemps déjà, ne sourit plus, et tout en travaillant, elle songe et berce sa tristesse.

Tantôt l'aiguille court, poussée par les doigts agiles de la jeune fille, tantôt elle s'arrête, tandis qu'une larme brillante comme une goutte de rosée, tombe de ses cils et glisse sur la pâleur mate de son doux visage.

C'est que Jeanne est accablée par une grosse peine et que la douleur de son âme endort son attention et paralyse son courage.

Quel est donc ce chagrin de Jeanne?

Elle est jeune, elle est jolie, elle est honnête et courageuse... mais elle est pauvre. Elle aime et désespère d'être jamais à celui qu'elle a choisi.

Certes, Paul D... l'adore et souhaite vivement la prendre pour femme; il a un père riche... —riche! disons bien vite que M. D... père est un petit marchand, promettant à son fils son magasin, et exigeant une bru possédant au moins, dans le présent ou l'avenir, une somme de deux mille piastres!

C'était son dernier mot et il n'y avait point à revenir sur sa résolution, inébranlable comme son crédit de commerçant! Et, Paul, élevé dans le respect absolu de la volonté paternelle, n'aurait jamais osé la méconnaître.

Or, Jeanne vivait de son travail avec sa mère et un frère adoptif, et à peine parvenait-on à joindre les deux bouts de l'année.

En vain Paul faisait-il observer à son père qu'elle était habile ouvrière et saurait vite monter un atelier qui prospérerait: "Pour monter n'importe quoi, répondait l'obstiné marchand, il faut de l'argent; on n'arrive à rien sans une première mise de fonds."

Et Jeanne restait triste des journées entières. Paul venait bien la voir et lui répéter qu'il ne fallait pas perdre courage, que les choses s'arrangeraient tôt ou tard. Jeanne le laissait dire et ne se consolait pas: elle aimait tant et espérait si peu!

Quand sa mère entra, elle essuyait ses yeux et essayait un sourire. A quoi bon jeter le poids de son chagrin dans ce cœur déjà tant blessé? Pourtant elle avait besoin d'épancher sa peine, et instinctivement elle se tournait vers son ami d'enfance, son frère adoptif, leur compagnon, Jacques, ouvrier comme elle était ouvrière.

A qui se confierait-elle, d'ailleurs? si ce n'était à lui! Qui compatirait mieux à sa douleur que lui, le compagnon de son enfance, leur soutien à toutes deux... presque son frère?

Enfant trouvé dans un chantier, Jacques avait été recueilli, il y a vingt ans, par son père, qui, touché par cette infortune, avait élevé le *petiot*. Une fille était née au ménage; c'était Jeanne! N'importe; on le garda tout de même!

Jeanne et Jacques furent élevés à côté l'un de l'autre; ensemble ils jouèrent étant bébés, ensemble ils allèrent à l'école étant fillette et garçonnet. Et c'était alors touchant de voir la sollicitude du petit pour sa sœur. Il lui portait ses livres, son panier lui prenait la main pour franchir les rues encombrées, la veillant, la protégeant comme l'eût fait une mère.

Le père de Jeanne mourut; les deux enfants entrèrent en apprentissage et les années se succédèrent.

Maintenant, Jacques avait vingt ans. Il travaillait dans une grande forge. Sa chambre était voisine du logement des deux femmes et il prenait ses repas avec elles.

Toutes deux il les aimait bien!

Jeanne surtout! Oh! c'était pour elle une affection absolue, une adoration de tous les instants. Il la trouvait si bonne, si pure, si jolie!

Comme il était fier et heureux lorsque le dimanche, à l'issue des offices divins, il se promenait avec elle et qu'il sentait son bras s'appuyer doucement sur le sien! Comme il était joyeux lorsqu'il pouvait lui offrir un ruban, un petit cadeau!

Oui! il aurait bien voulu la voir heureuse... mariée à un homme digne d'elle... et cependant il ne songeait point à tout cela sans un serrement de cœur. Quand elle serait mariée, qu'advierait-il de lui et de leur amitié si douce? Jeanne serait toute entière à son mari. Il ne serait entre eux qu'un tiers incommode.

En y songeant, une grande mélancolie le prenait. Cependant il n'osait penser que lui, enfant trouvé, grossier forgeron, pourrait s'élever jusqu'à elle. Rien qu'à la voir, il se sentait gauche, lourd et comme gêné d'une timidité dont il n'était le maître. Il n'osait lui serrer la main, tant il craignait la froisser, la blesser peut-être dans sa rudesse d'ouvrier. Il n'osait parler, de peur de l'interrompre... et il faisait si bon l'écouter!

Jacques emportait de ces doux babillages comme une musique qu'il se chantait ensuite à lui-même et qui lui réjouissait le cœur.

* * *

Jeanne se confierait-elle à son frère? Vingt fois elle fut sur le point de lui parler, vingt fois son avertissement s'arrêta sur ses lèvres. Une pudeur la retenait, et puis pourquoi l'attrister, lui aussi. Un jour, cependant, il surprit une larme.

Qu'as-tu? lui dit-il. Rien. Mais si. Mais non. Allons donc? Je te sens souffrir depuis plus d'une semaine! On t'a blessée! insultée, peut-être? —Non, je t'assure. —Si, et je le saurai! Jacques était frémissant. Jeanne sentit en

lui le bouillonnement d'une colère.— Je t'en prie, lui dit-elle..... Et puis elle pleura tout à fait. Alors il fallut bien avouer, et dans un accès de douleur elle lui dit tout: son amour sans espoir!..... ses chagrins, ses peines et sa misère!

Et tout en parlant elle appuyait sa tête sur son épaule, l'étreignant comme pour implorer son secours; se serrant à lui comme pour trouver un soutien.

Jacques, lui, écoutait... sans bien comprendre d'abord; puis comprenant trop, hélas! Oui, c'était bien cela! Elle aimait... elle aimait! Il entendait bien! Elle le lui disait et redisait sans cesse au milieu de ses sanglots qui lui coupaient la parole.

Et il écoutait tout cela... hagard, abasourdi, si bien que quand elle eut fini... il écoutait encore, ne sachant que dire pour la consoler et calmer sa douleur.

Il sortit de là chancelant, étourdi, assommé!

Un moment, il crut qu'il allait tomber; puis il se releva et marcha tout droit devant lui comme un fou... puis il s'arrêta stupéfait... hébété.

Qu'y avait-il donc dans ce qu'il venait d'apprendre de si incroyable, de si écrasant? Une jeune fille aimait un jeune homme? Eh bien, après? Cela se voyait tout les jours, n'est-ce pas?

Où, mais cette jeune fille était Jeanne, et ce jeune homme... n'était pas Jacques!

Non..... Jacques, lui, n'existait pas, ne comptait pas....; et l'autre!..... comme elle l'aimait!..... comme elle l'adorait!..... il se sentait anéanti de cette révélation, comme déchiré d'une angoisse d'agonie!

Soudain, le malheureux comprenait qu'il aimait d'amour cette jeune fille qui le prenait pour un frère.

Le coup était terrible. Aussi Jacques erra-t-il longtemps par les rues, désespéré, se sentant mourir, se heurtant aux obstacles, bousculant les passants.

Que lui importait la vie dès maintenant? Moins que rien! C'était un fardeau; il n'y voyait qu'amertume et tristesse. Cependant, peu à peu, une sorte de clairvoyance se leva comme une lumière au milieu du chaos des passions soulevées.

Allons! haut le cœur, enfant trouvé qu'on a recueilli, nommé et aimé!..... Jeanne aime Paul, il faut qu'elle l'épouse pour être heureuse..... elle l'épousera.

Mais le père de Paul veut 2,000 piastres, et où prendre 2,000 piastres? Certes, le patron de Jacques l'appréciait, peut-être lui eût-il fait volontiers une avance, mais lui demander 2,000 piastres, il n'y fallait pas songer.

Deux mille piastres! Jacques serait mort pour les avoir, et d'ailleurs à quoi bon vivre maintenant?

Ses pas l'avaient porté au centre de la ville. Un distributeur d'imprimés tendait des papiers aux passants. Jacques en prit un machinalement, et machinalement, toujours hébété par la douleur, il lut:

ENGAGEMENTS MILITAIRES.

" Tout homme valide, désirant prendre du service dans l'armée américaine, fera bien de s'adresser à X....., New-York, qui paie les primes les plus hautes."

Jacques n'en lut pas davantage. Son immense douleur s'engourdit dans un sublime élan d'amour. Il respire... les deux mille piastres sont trouvées.

On était au plus fort de la guerre américaine: la crise était terrible. Le Sud tentait un der-

nier effort; le Nord faisait appel à toutes ses forces pour écraser ses ennemis. La conscription fauchait tout devant elle, riches et pauvres devaient servir. Les riches effrayés par cette guerre sans merci, efféminés, se sentant incapables de défendre leurs foyers et de protéger leurs richesses, achetaient à prix d'or les malheureux qu'ils envoyaient à l'armée à leur place, jusqu'au jour où une dernière conscription devait les prendre eux-mêmes.

Jacques n'hésita pas, son devoir était tracé. Sans réflexion, sans regarder derrière lui, sans dire adieu à Jeanne, à la compagne de sa vie, il partit. Il se vendit. Puis dans une lettre touchante, sans phrase, priant même, il adressa à la mère de Jeanne le prix de son sang et de sa liberté.

Jeanne refusa. Ce bonheur qu'on lui offrait lui faisait horreur; le souvenir de son ami d'enfance ne pouvait la quitter. Elle le voyait sanglant, blessé, abandonné sur un champ de bataille, sans secours, sans amis, sans consolations.

Les jours, les mois s'écoulèrent. Jacques n'écrivait pas, était-il mort; regrettait-il son dévouement inutile; nul ne pouvait le dire.

Jeanne devenait sombre, un changement visible se remarquait en elle. Paul n'occupait plus seul sa pensée. A côté de lui se dressait le souvenir de Jacques, grandi, éclairé, rayonnant de son dévouement sans bornes. Elle entrevoyait, cette jeune fille dans ce sacrifice, autre chose que de la reconnaissance, autre chose que le paiement d'une dette. Elle sentait d'instinct que ce n'était pas l'enfant trouvé, mais l'homme aimant qui s'était sacrifié.

Peu à peu elle s'absorba dans cette idée et Paul ne trouvait plus près d'elle le bonheur d'autrefois.

Un jour, jour de victoire pour le Nord, les journaux publièrent les hauts faits d'un jeune Canadien. Brave jusqu'à l'excès il s'était dévoué pour porter une dépêche importante, mais au retour, après avoir sauvé l'armée, il avait été blessé dangereusement, selon les uns, mortellement selon les autres. Ce Canadien c'était Jacques.

Jeanne, pour la première fois, toucha à l'argent du martyr; elle partit, traversa les armées, les camps, les villes dévastées et arriva près de celui qu'elle appelait son frère. Dieu fit un miracle; il eut pitié de tant de dévouement, de tant de jeunesse et de tant d'amour et permit aux soins de la jeune fille de rappeler à la vie le malheureux soldat.....

Si, pendant les beaux jours d'été, vous rencontrez, dans les rues de Montréal, un homme à l'aspect martial, s'appuyant péniblement, pour faire quelques pas, au bras d'une femme, encore jeune, rayonnante d'amour et de dévouement, saluez-les. Ce sont nos amis: un héros uni à une sœur de charité! X.

LE TOUT MONTRÉAL

Le Tout Montréal était dignement représenté, au Gesù, dimanche dernier. L'église était remplie, la foule des fidèles, attirée par la présence du Commissaire Apostolique, a comme toujours fait une ovation à nos zouaves. Belle phalange et dont nous devons être fiers. On y compte des magistrats, des hommes de loi, des journalistes, des industriels, des banquiers, des marchands, toute la fleur intellectuelle du pays. Après l'Offertoire la quête a été faite par MM. le chevalier Drolet, le chevalier Vallé et MM. Napoléon Renaud et McGown.

Après le service, M. le chevalier Drolet présenta au nom des zouaves une adresse à Monseigneur Smeulders. Le Commissaire Apostolique, en réponse, adressa à la milice papale quelques mots aussi élogieux que paternels.

La troupe française de Grau revient parmi nous, et ceux qui aiment à rire pourront passer quelques bons moments. Seulement qu'ils nous permettent un tout petit conseil: s'ils veulent rire franchement, sans contrainte, qu'ils laissent leurs enfants et surtout leurs jeunes filles à la maison.

Magnifique soirée, offerte par M. et Mme Beaugrand, dans leur splendide résidence de la rue St-Hubert, à leurs nombreux amis. Les salons avaient été, pour la circonstance, décorés avec un luxe plein de bon goût. Les dilettanti de bonne musique et de littérature ont été traités royalement par leurs hôtes. M. Robidoux, le fin diseur, récita cette adorable poésie, "Le Vase Brisé," qui a donné l'immortalité à son auteur, Sully Prud'homme, et que nous trouvons si admirable que nous ne pouvons résister au désir de la publier:

Le vase où meurt cette verveine
D'un coup d'éventail fut fêlé;
Le coup dut elleur à peine,
Aucun bruit ne l'a révélé.

Mais la légère meurtrissure,
Mordant le cristal chaque jour,
D'une marche invisible et sûre
En a fait lentement le tour.

Son eau fraîche a fui goutte à goutte,
Le suc des fleurs s'est épuisé;
Personne encore ne s'en doute,
N'y touchez pas, il est brisé.

Souvent aussi la main qu'on aime,
Eilleurant le cœur, le mentrit;
Puis le cœur se fend de lui-même,
La fleur de son amour périt;

Toujours intact aux yeux du monde,
Il sent croître et pleurer tout bas
Sa blessure fine et profonde,
Il est brisé, n'y touchez pas.

Pendant le bal, entre les danses, M. le professeur Couture et mesdemoiselles Coderre et de Martigny exécutèrent les morceaux les plus beaux et les plus délicats du répertoire classique et moderne. M. Beaugrand récita une pièce de vers intitulée *Ma fillette*, et une poésie composée spécialement pour la circonstance, par M. Fréchette, *Spes ultima*. Le poète-lauréat, frappé récemment dans ses affections les plus chères, n'assistait pas à la soirée.

On dansa beaucoup et longtemps, quoique pas assez longtemps au gré des jeunes gens. L'orchestre du bal, sous la direction de Madaleno, fit merveille et les programmes, charmants et élégants au possible, furent plus que remplis. Un souper, digne de Lucullus, dont le menu que j'ai conservé me fait encore rêver, fut amplement apprécié par les invités, et il le méritait. Après on s'amusa plus que jamais, comme de coutume.

Parlerons-nous des toilettes, nous n'en avons pas le courage, notre plume serait impuissante

à décrire les merveilles de soie, de dentelles, de velours que nous avons été à même d'admirer. Leur souvenir nous trouble encore au point de nous faire oublier la longue liste des invités que nous avons logés dans une case de notre mémoire. Les oubliés nous pardonneront, mais malgré tous nos efforts nous ne pouvons que nous rappeler les personnes suivantes :

Le Sénateur et Mme Thibaudeau ; Le Juge, Mme et Mlle Mathieu ; M. et Mme Arnaud Larocque ; M. et Mme Geoffrion ; M. et Mme Gustave Drolet ; M., Mme et Mlle Doutré ; M. et Mme Shwoob ; M. C. O. Perrault ; M. et Mme Lareau ; M. Nap. Bourassa et les Demoiselles Bourassa ; Les Messieurs, Mme et Mlle May ; M. et Mme Beausoleil ; le Dr et les Delles Coderre ; M. et Mme MacShane ; M. et Mme Robidoux ; M. et Mme Faucher ; M. et Mme René Masson ; M. et Mme R. D. McGibbon ; MM. Jules Hamard, A. Rinfret, A. Thibaudeau, F. G. Bouthillier, Prof. G. Couture, Mlle St. Jacques, de St-Hyacinthe et Mlle de Martigny, de Lévis. A trois heures du matin, on se sépara avec regrets.

Un accident typographique nous a forcé, au dernier moment, de remettre à notre prochain numéro la suite et la fin de *La science à l'échafaud*.

SOIRÉE.—Une soirée dramatique et musicale, en faveur des orphelins de la Providence, aura lieu à la salle Nordheimer, jeudi, le 31 Janvier.

MODES DU JOUR

Je n'aime pas beaucoup de m'occuper des modes pour enfants. Modes, enfants, ces deux mots vont mal ensemble ; l'enfant est si charmant au naturel que toutes les modes possibles ne peuvent que lui ôter de sa grâce et de son amabilité. Pourtant ces modes existent et mon devoir est d'en parler, ne serait-ce que pour faire plaisir aux parents.

La majorité des pardessus d'hiver, pour enfants, sont garnis de fourrure, principalement de chinchilla, qui se marie parfaitement avec toutes les étoffes, drap ou velours, de couleurs sombres. Les formes les plus nouvelles sont toutes du genre palette, droites devant avec plis par derrière. Une pèlerine de moyenne grandeur se rattache au collet, le tout est garni, sur le devant et au bord, de fourrure, ainsi que le collet et les manches. Lorsque la forme adoptée est croisée, la fourrure n'est employée que pour le col et les parements. Le velours, pour les enfants, n'est pas de mode cette année, le drap, mais en belle qualité, doit seul être employé ; les boutons peuvent être d'un matériel brillant surtout pour les formes croisées sur la poitrine. La forme carrick, malgré son élégance et son utilité, n'est pas aussi fashionable que la forme droite ; mais en raison de son confort, je la préfère de beaucoup aux formes nouvelles. Je la conseillerai tout en drap avec pèlerine drapée et manches demi-collantes ; bien ajustée elle est très chaude et de plus, étant tout en drap, sans garniture, pour ainsi dire, elle est excessivement durable.

Quant aux robes et aux costumes ils n'ont subi

aucune modification cette saison, ce qui prouve qu'il est plus difficile de créer du nouveau pour les enfants que pour les parents ; cependant pour les bébés au-dessous de quatre ans je signalerai une nouveauté, consistant en une pelisse courte, genre blouse-avec pèlerine. Cette forme peut se faire en soie ou en étoffe de laine. Garnitures : cols, parements et bandes en peluche ou en velours. Mais la robe ou le costume par excellence, pour les jeunes enfants, est toujours en velveteen, simple de forme, sans garniture, poignets et col en guipure ; ce dernier formant presque pèlerine.

Aujourd'hui, on fait plus que jamais danser les enfants ; cette coutume a du bon, elle égale la monotonie des jours d'hiver et habitue la jeunesse à se surveiller et à se tenir dans le monde. Pour les jeunes filles, une forme simple, peu chargée de garnitures et de tissu léger convient avant tout ; faire des folies et dépenser beaucoup d'argent est bien inutile. Ce qu'il faut surtout, c'est de ne pas gêner la joie des jeunes étourdies par des recommandations sévères ni par des gronderies importunes s'ils déchirent une dentelle ou s'ils renversent un verre de sirop sur leur robe. Le blanc est ce qui leur va le mieux ; c'est aussi ce qui se nettoie le plus facilement. En satin, en foulard, en cachemire, selon le genre de la toilette, on peut composer d'adorables costumes. Une dentelle imitation les garnira parfaitement. Le bas de soie blanc, le soulier de satin sont de rigueur si la robe est en soie ; autrement, la bottine de chevreau doré suffit parfaitement.

L'habillement des petits garçons est souvent plus difficile à combiner. Jusqu'à sept ans, la blouse de velours avec le pantalon pareil et le grand col de dentelle, dont je viens déjà de parler, sont encore ce que l'on peut voir de plus seyant ; passé cet âge, il faut prendre le drap et le col uni en toile fine.

Ce qu'il faut surtout rechercher dans l'habillement des enfants, c'est de ne pas en faire des poupées, raides et sans grâce, c'est de leur conserver, sous le costume habillé, leur naturel de tous les jours.

Le naturel, qui n'apprécie le naturel ! Il est si rare, cependant, l'affectation, la prétention sont si bien devenues une seconde nature, qu'on considère comme une *qualité* une manière d'être dont personne ne devrait s'écarter. Être soi, ne point tourmenter son extérieur, en pas forcer ses manières, ne pas se donner de peine pour marcher, parler, saluer, sourire d'une certaine façon, est, ce semble, infiniment plus commode que de se violenter au point de paraître autre que nous ne sommes. Cependant, chacun conviendra qu'une personne parfaitement *naturelle* est aussi difficile à rencontrer qu'elle est aimable.

Cela tient, Mesdames, à cette cause, à ce mobile d'un trop grand nombre de nos actions : la vanité. Nous voulons plaire. C'est un sentiment naturel, et, dans de certaines limites, légitime. Nous ressentons, en effet, un besoin inné de sympathie et d'affection, et nous nous portons naturellement à l'avant de cette sympathie, nous cherchons à la faire naître, à l'inspirer. Pour cela, nous voulons paraître dans notre meilleur jour, faire montre de notre esprit, nous parer de grâce, raffiner nos manières, et nous attachons une importance exagérée à mille riens, oubliant la condition essentielle de cette sympathie que nous désirions inspirer. En effet, Mesdames, il est une chose indispensable, non seulement pour se faire aimer, mais encore pour plaire ; c'est de s'oublier soi-même.—Ceux dont nous recherchons le suffrage ont, eux aussi, leur dose de vanité et de personnalité. Il ne peut leur convenir de s'en

tenir au rôle d'admirateurs, et ils démèlent fort vite la part que s'attribue notre amour-propre dans ce désir de plaire. Or, rien ne nous paraît plus laid que de voir nos défauts chez autrui. Nous sommes peut-être vaniteux, affectés ; mais nous ne pouvons souffrir la vanité, la prétention, l'affectation chez les autres.

Pour certaines personnes, l'affectation est devenue si habituelle que c'est un travail *d'acquérir le naturel*. Acquérir le naturel ! voilà, certes, deux mots qui jurent ensemble, car enfin, le naturel, qui est ou était primitivement notre manière d'être essentielle, devait être tout acquis. Hélas ! combien de nous l'ont perdu, défiguré, torturé, au point de ne pouvoir plus se mouvoir, parler, rire sans minauderie !

Je suis sûre, Mesdames, d'après ce que je connais d'un grand nombre de vous, que vous pouvez, pour la plupart, être rangées dans la catégorie point nombreuse, hélas ! des femmes sérieuses et sensées qui, n'attachant point un prix exagéré aux succès mondains, se trouvent par là même dans les meilleures conditions pour être trouvées aimables. Mais laissez-moi, en vous signalant un défaut si répandu, réveiller votre vigilance au sujet des chères petites filles qui grandissent sous vos yeux et qui pourraient, si vous n'y preniez garde, se laisser gagner par la contagion. Veillez, oh ! veillez à ce que vos enfants soient naturelles. Reprenez sévèrement en elles ces tendances précoces à imiter certaines grandes personnes, ces minauderies dans le langage, les regards et le parler dont quelques mères ont la faiblesse de s'amuser. Etouffez dans son germe la vanité naissante, réprimez ce désir instinctif d'occuper les autres de soi, poursuivez impitoyablement toute trace d'affectation. Le plus grand charme de l'enfant, c'est le naturel. Le naturel nous plaît d'ailleurs à tout âge, et savez-vous pourquoi ? Il est la *vérité*, que nous trouvons toujours belle, et il est aussi l'indice d'une grande sincérité, d'une grande loyauté de caractère.

Faut-il conclure de tout ceci que nous devons être naturels jusqu'à la rudesse, le sans-gêne, et ne pas soumettre nos manières aux lois de la bonne éducation ? Non certes, je ne prétends rien de si absurde. De même que la franchise ne consiste pas à dire des choses désagréables, le naturel ne consiste pas dans un laisser-aller de mauvaise compagnie. Parce qu'on ne torture pas les branches d'un arbre pour les faire croître en spirale ou s'étaler en éventail, cela ne veut pas dire qu'il ne faille pas l'émonder avec modération et réprimer ses pousses désordonnées. Mais la politesse la plus exacte peut s'accorder avec le naturel. En résumé, Mesdames, il suffit, pour être naturel, de ne pas penser à soi ni à l'effet qu'on peut produire. Et pour cela, pensons aux autres, occupons-nous beaucoup d'eux. Je vous garantis le résultat.

PÉPIA.

RENSEIGNEMENTS UTILES.

Encore une de nos plus anciennes et respectables maisons de commerce qui va disparaître sous peu. Tout le public féminin Montréalais a connu la maison H. Beaudry & Cie., surnommée à juste titre le temple de la mode. Après une carrière honorable, les propriétaires se retirent des affaires, et en vue d'écouler leur fond de commerce de marchandises sèches avant le 1er mars prochain, ils font des sacrifices véritables, et offrent des avantages indiscutables aux acheteurs. Nous conseillons fortement à nos belles lectrices d'en profiter.

FEUILLETON DU " JOURNAL DU DIMANCHE "

LE SECRET DE ROCH

(Suite.)

VI

LE MARTYRE.

— Mon père ! articula le jeune homme, pâle de colère et se contenant à peine.

— Silence, monsieur ! commanda Gaspard. Ne m'obligez pas à prendre des mesures plus sévères.

Je vous défie de vous montrer plus sévère pour moi que vous ne l'avez été depuis mon enfance.

— Insolent ! s'exclama Gaspard avec rage, tandis qu'il s'avançait vers son fils en levant la main sur lui.

Angèle jeta un cri de terreur et se précipita entre eux. Diégo avait croisé les bras sur sa poitrine et regardait son père avec défi.

— Sortez d'ici ! s'écria Gaspard, aveuglé par la colère.

Diégo marcha d'un pas lent et ferme vers la porte ; il regarda avec pitié sa pauvre mère et se retira. Le même soir il alla demander un abri à Rafaël, le fils du meunier du carrefour.

Cette secousse porta le coup de grâce à Angèle. Sa toux augmenta rapidement. Une fièvre lente compliqua sa maladie et la mina. Bientôt elle fut obligée de s'aliter. L'abbé Juan, l'unique confident de ses peines, venait la voir chaque jour et lui apportait en secret des nouvelles de son fils, sans oser parler de Diégo devant Gaspard.

L'état de la pauvre martyre empira rapidement. Enfin le jour arriva où elle se sentit mourir. Elle avait réclamé d'abord Diégo, puis le curé. L'abbé Juan était venu le premier ; il était seul...

— Courage, mon enfant, dit le prêtre avec douceur en s'approchant du lit.

Gaspard s'était levé à son entrée et, après l'avoir salué froidement, l'avait laissé avec Angèle. Le curé alla fermer la porte, puis il revint s'asseoir auprès de l'agonisante. On n'entendait que le bruit de la neige qui battait les vitres au dehors et le murmure des voix qui, dans la cuisine, priaient pour l'Ange du village.

VII

L'IMMOLATION.

Angèle avait mis sa main dans celle du curé et appuyé sa tête sur l'épaule du vieillard. L'effort suprême qu'elle avait fait pour appeler son fils l'avait excédée. Le froid de la mort envahissait progressivement tous ses membres. Ses lèvres étaient blêmes, son teint avait une couleur plombée qui d'instant en instant pâlisait davantage. Pourtant son regard avait, sous sa paupière appesantie, un éclat plus vif que de coutume, comme si la dernière flamme de vie qui restait dans ce corps exténué se fût concentrée dans les yeux. Les lueurs expirantes de la veillesse qui brûlait devant l'image de la Vierge formaient, en se projetant sur elle, comme un nimbe autour de sa tête amaigrie et cachée à demi sous sa chevelure défaite et pendante.

— Mon père, dit-elle d'une voix à peine intelligible, je crains que Dieu ne m'ait pas jugée

digne de voir mon fils avant de mourir, mais je le remercie de vous avoir permis d'entendre ma dernière confession.

— Parlez, mon enfant, dit le vieillard en sentant une larme rouler sur sa joue.

— Mon père, reprit Angèle avec un accent encore plus étouffé, vous connaissez toute ma vie. Vous avez été le confident de toutes mes angoisses, le dépositaire de tous les secrets de ma conscience. C'est vous qui m'avez soutenue dans mon malheur ; vous m'avez donné les derniers sacrements, et je puis paraître devant Dieu sans crainte. Mais, avant de rendre le dernier soupir, je veux vous adresser une prière... Que va devenir Diégo ? Quel va être le sort de mon malheureux enfant ? Quand sa mère sera morte, qui le protégera, qui l'aimera ? Il sera seul, seul au monde. Vous le savez, son père n'éprouve pour lui qu'indifférence et aversion. Je ne reproche rien à Gaspard ; il est bon, mais il est emporté. C'est Mateo, c'est moi qui avons été les seuls coupables. Pourquoi ai-je donné des aliments à la jalousie de mon mari ? Pourquoi ?..

Les sanglots l'interrompirent. Le prêtre pleurait. Angèle continua :

Je ne murmure point : c'est la volonté de Dieu. Il m'a demandé le sacrifice de ma vie. J'ai obéi. Mais Diégo, mon père, Diégo doit-il, lui aussi, après moi servir de victime expiatoire ? Pauvre enfant ! Je connais son caractère, il est fier comme son père, il ne cédera point, il ne viendra pas ici, je ne le verrai pas au pied de mon lit, agenouillé sous ma dernière bénédiction...

— Angèle, dit le prêtre, pauvre martyre, Dieu est miséricordieux...

Elle avait détaché de son cou un médaillon en or suspendu à une chaîne de même métal.

— Dites à Diégo, reprit-elle avec agitation, que la dernière pensée de sa mère a été pour lui. Tenez, mon père, prenez ce souvenir que je lui laisse. Vous connaissez les périls auxquels il est exposé ; vous savez la lutte sourde qui existe entre le père et le fils ; cette lutte peut éclater aujourd'hui, demain. Promettez-moi, mon père, que vous veillerez à son salut comme s'il était votre enfant. Ah ! faites-moi cette promesse, et je mourrai résignée.

— Angèle, dit le vieillard, pourquoi douter de moi ? Ne suis-je point le pasteur à qui Dieu a confié la garde de toutes les âmes dans ce village ? Diégo ne m'est-il pas aussi cher qu'à vous-même ? Ecoutez-moi et ne désespérez point. Votre volonté sera faite. Je serai pour Diégo non seulement un protecteur, mais un autre père. Je vous le promets, au nom du Dieu que je sers. Je ferai plus : je consacrerai les derniers jours de ma vieillesse à apaiser la colère de Gaspard, à ramener Diégo dans ses bras. Je serai si humble avec le père qu'il m'écouterà à la fin ; je serai si bon pour le fils qu'il ne résistera point à mes conseils...

Angèle le regardait fixement, buvant pour ainsi dire à longs traits chacune de ses paroles. Tout à coup le visage de la pauvre femme s'illumina, puis pâlit effroyablement, ses yeux se voilèrent, ses mains se crispèrent, un spasme agita son corps :

— Diégo ! murmura-t-elle en délirant, mon fils !... Ah !...

Elle était retombée en arrière, inerte et froide. Son visage, un instant auparavant décomposé, avait repris une douce sérénité. On eût dit qu'un sourire errait sur ses lèvres. Le curé s'était incliné sur elle et avait posé sa main sur le cœur de la martyre. Angèle était morte, morte sans avoir vu Diégo. Dieu avait voulu que l'immolation fût complète.

L'abbé Juan demeura un instant pensif et

silencieux en contemplant les traits de celle qu'il avait lui-même appelée un ange. Puis il récita à voix basse la prière des morts, tandis que d'une main tremblante il lui fermait les yeux et la recouvrait du drap qui allait lui servir de linceul. Ensuite il s'agenouilla au pied du lit et pria, la tête dans ses mains, le visage baigné de pleurs.

Il resta longtemps dans cette attitude. Trois heures sonnèrent. Le vieillard se leva machinalement et prit la direction de la porte, puis il descendit les marches de l'escalier, traversa la cour sans rencontrer personne et s'engagea dans l'obscurité profonde qui enveloppait la campagne.

Tout à coup une forme humaine passa devant lui comme ouragan. Un instant après, la fenêtre de la chambre d'Angèle volait en éclats. Une rafale éteignait la lumière qui brûlait devant la Vierge.

Un homme couvert de neige avait pénétré dans la pièce où reposait celle qui venait de mourir. Ses yeux étaient hagards, ses mouvements affolés ; le désordre de ses vêtements accusait son agitation. Parvenu au milieu de la chambre, il s'arrêta, passa la main sur son front et lança un regard désespéré sur le lit ; puis, se découvrant avec respect, il s'approcha à pas lents, comme s'il eût voulu étouffer le bruit qu'il faisait. A mesure qu'il avançait, son inquiétude paraissait se calmer ; des larmes montaient à ses yeux et son cœur battait violemment. Quand il fut devant le lit, il se pencha en avant et chercha à tâtons de la main. Cette main rencontra le drap qui couvrait le cadavre. Il souleva ce drap avec précaution.

— Elle dort ! se dit-il.

Et, s'inclinant doucement sur la morte, il lui déposa un baiser sur le front. Il recula avec effroi et poussa un cri : ce front était glacé.

— Morte ! sanglota-t-il en tombant à genoux, morte ! Ah ! ma mère ! ma mère ! qui maintenant aimera ton fils !

Les larmes coulaient sur ses joues, sa tête était retombée sur le lit, il avait saisi l'une des mains de la morte et la couvrait de baisers. Un quart d'heure s'écoula. Diégo restait immobile, pétrifié.

Tout à coup un bruit de pas qu'il entendit dans l'escalier le réveilla de sa torpeur. La porte de la chambre s'ouvrit. Un homme entra, tenant à la main une lampe allumée, qu'il déposa sur la table, puis il marcha vers l'endroit où Diégo restait agenouillé.

Quand le jeune homme releva la tête, il vit devant lui son père.

Les deux hommes se regardèrent sans parler.

Diégo s'était redressé. Il avait l'air triste mais résolu. Gaspard, au contraire, jetait sur son fils un regard courroucé où se lisait toute sa haine. Le jeune homme attendit.

— Que faites-vous dans cette maison, dans cette chambre ? demanda Gaspard d'une voix brève, tandis qu'un mouvement convulsif agitait sa lèvre.

Diégo eut un tressaillement et se tut.

— Encore une fois, que faites-vous ici ? répéta Gaspard avec hauteur, en faisant un pas vers son fils.

— Je suis venu voir ma mère, murmura Diégo.

— Votre mère n'est plus, monsieur, répondit Gaspard avec âpreté ; le seul maître ici désormais c'est moi.

Le jeune homme baissa la tête.

(A continuer.)